

plus là : la mère de Jean, au cimetière; le père, on ne sait où.

Le soir même, Jean reprend la voiture qui fait, dans la nuit, le trajet de Lyon au Pont-de-Beauvoisin. « A bientôt! » dit-il, en franchissant le marchepied; car il est convenu qu'il reviendra pour la vogue de Saint-Denis, au commencement d'octobre. Mais on devait se revoir, avant que le mois fût même achevé, et c'est ici que le récit de mon compagnon de route passe de l'idylle au drame.

*
* *

Un matin, M. Bonin, sans qu'aucune lettre l'ait annoncé, arrive à la fabrique et entre dans le modeste bureau de Jean : « Montons à votre chambre, dit-il brièvement. J'ai à vous parler. »

Une fois enfermés : « Il se passe des choses extraordinaires, poursuit-il... » Mais Jean, l'interrompant : « La mère de Garite s'est fait connaître et la réclame? — Si ce n'était que cela! répond M. Bonin, qu'un sanglot étrangle. Sachez donc que, si les dires de cette femme se confirmaient, la Garite... — et ici sa voix hésite — la Garite serait votre sœur! »

Ce mot tomba sur Jean « de même qu'un coup de caliche sur la tête d'un bœuf. » Étourdi d'abord et incapable de lier une idée et un mot ensemble : « Mais, comment cela? demande-t-il, au bout d'une minute. — La mère de Garite, murmure M. Bonin, s'appelle Olympe Fanta! »

A ce nom que nul, jusqu'alors, n'avait prononcé devant lui, Jean comprend tout : l'âge de la jeune fille correspond